

DICK MEYER

ISABELLE

ou

Le Complexe des Iles

roman

nrf

GALLIMARD

1882



ISABELLE
OU LE COMPLEXE DES ILES

DU MÊME AUTEUR

nrf

EURYDICE OU LA LUTTE AVEC L'HYDRE

(à paraître)

DICK MEYER

ISABELLE

ou

Le Complexe des Iles

roman

The logo for the publisher NRF, consisting of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, cursive script. The 'n' and 'r' are connected, and the 'f' has a long, sweeping tail that curves back under the 'n'.

GALLIMARD

2^e Édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage quarante-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont quarante numérotés de 1 à 40 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1953.*

A YANNA

parce qu'elle est double.



Je vois ce que c'est votre géographie : c'est la
carte du Tendre.

PAUL-JEAN TOULET.
Comme une Fantaisie.

Dans les îles de la pleine mer, les tremblements de terre se produisent moins souvent que dans les îles voisines du continent. L'immensité de la mer refroidit les exhalaisons; elle les empêche et les arrête par le poids qu'elle leur donne... Les îles voisines du continent ne sont qu'une portion du continent lui-même, et l'espace intermédiaire a une trop petite dimension pour exercer aucune influence. Mais les îles qui sont en pleine mer ne pourraient être ébranlées qu'avec la mer entière dont elles sont environnées.

ARISTOTE.

Météorologie. — Traduction de Barthélemy Saint-Hilaire.

Je ne t'ai point oubliée, Isabelle...

S'il t'arrive, maintenant encore, au plus loin que tu sois, de reporter jusqu'à moi ton souci, ton grand élan diminué, n'évoque pas l'homme que je suis devenu à présent, celui-là tu ne saurais le comprendre. Moi seul l'estime en moi de la même lignée que l'enfant égaré des vacances. S'il est vrai que mon périple m'entraîna bien au-delà d'archipel, si nos routes n'ont cessé de diverger davantage — puisses-tu du moins le retrouver sans faiblir cet éclatement du chemin solennel ! — je me retourne vers ce moment unique où les îles n'avaient point démarré sur la mer. A celui des deux qui fut moi, j'ai conscience, autant qu'à toi, d'être resté fidèle. Mais les pays de la fidélité, parce qu'ils ont gardé leurs tourbières, ont leurs étranges détours.

J'aimais, par-dessus tout, ta course allongée d'aberrante. Ainsi s'exaspère un galop dans le vent, ainsi chantaient pour moi tes jambes agressives, marchant impunément à des conquêtes. J'ai cru souvent reconnaître ailleurs tes jambes aperçues d'amazone. Ce sont elles, sans doute, que je maintenais d'une prise sévère au long d'autres corps, et jusque dans ces lianes de la forêt universelle où je pénétrais le souffle mort, les portant à mon cou, ceinturé de leur effervescence. Et tandis que j'en émerge à peine, je pousse vers toi — comment dire ? — mon cri tout à la fois de délivrance et de remerciement.

Beaucoup de temps a dû passer — est-ce tellement sûr ? — mais je reviens toujours au ressaut du pied de la colline. L'ensellement naturel m'isolait dans la chevauchée des charriages. La constance sacrée des grillons marquait le paysage d'une griffe sans pitié. C'était comme le déchirement de cette vitesse immobile. J'attendais. Tu finirais par jaillir des hauts-lieux initiants, accélérant à plaisir la griserie de la pente — je devinais qu'il s'agissait bien d'un plaisir — et soudain t'effondrant sur moi dans une explosion de cheveux mordus

et de genoux si purs que, d'y avoir porté la main, il me reste à jamais le souvenir d'un étonnement pour un marbre veiné d'ambre. Je choisis l'ambre entre tous, ne sachant au juste d'où lui vient une chaleur si froide...

J'épiais à ta gorge la reprise anxieuse des premières goulées d'air. A peine si vibraient tes seins, marqués déjà pour moi du mystérieux cousinage. Tu me confiais ce cœur affolé, contenu vainement par tes mains. J'ai vu, depuis, sur les champs de bataille, des cœurs à nu surpris dans le coffre honteux des poitrines, battant à vide comme les clochettes au vent sur les toits des pagodes. Mais rien jamais ne m'a bouleversé comme ton jeune cœur forcé, Isabelle. J'ai vu tant d'autres choses qu'il me faudra taire jusqu'au soir. Mais le choc de ton corps déchargé soudain sur le mien, ton corps déboulé, meurtri, tes longues jambes familières des trajets de roseaux, et toujours toutes ces plumes autour de toi voletant, ce combat de coqs consumés que tu mimais sans cesse, et ta course si peu semblable à celle des femmes pressées par une brève alerte, ta course confondue pour moi avec l'allure même de ta vie, je me demande si tout mon être n'en a pas gardé bien plus que le périlleux souvenir...

Toi que le tam-tam, plus tard, faisait accourir, toi qui n'as cessé de te lever dans chaque fusillade de trompettes; écoute une dernière fois, s'il t'est permis d'écouter. Ce n'est pas seulement pour le jeu d'un jour que j'ai entrepris le voyage. Le défi, par-dessus nos têtes, s'en prenait à la tribu des comparses. Nous étions marqués au signe héréditaire de la fugue. Mais j'ai conduit ma fuite en Argonaute averti. Et j'en reviens te dire quelle distance j'ai mise entre cette enfance et moi, afin que, la voyant de plus loin, je la puisse enfin saisir tout entière.

Il y avait ce fond de jardin, appesanti de méridienne, le plus proche toujours de l'incertain crépuscule, cette limite qui, pour toi franchie, équivalait à l'inévitable. Nous avançons vers les maigres lavandes. Il faisait chaud, rappelle-toi, et nous frémissions à ces bouffées prometteuses. Le froid, trop longtemps, nous avait maintenus en nos villes différentes. Et le jardin, chaque fois, nous jetait à la tête sa complicité. Les cris jaillis de la maison somnolente, cet : Isabelle ! claquant avec le volet ouvert — ton nom suffisait seul à nous désigner — rien n'arrêta jamais nos foulées pour une fois accordées. Mais, au-delà du jardin, tu ne voulais plus de moi. Tu avais ton aventure à mener avec la montagne...

PREMIÈRE PARTIE

LES MONTAGNES

Il parlait plus doucement à l'aînée, parce que la plus petite l'intéressait davantage.

ALAIN-FOURNIER.

Miracles.

I

Elle me désigna le second étage qui nous était, en principe, interdit. Je n'osais jusqu'alors y tenter que de furtives incursions. Les marches de bois grinçantes le défendaient mieux que toutes recommandations maternelles. Elle venait de me dire

— J'ai changé de repaire. Tu aimeras ce coin. C'est terrifiant, tu sais.

Je compris tout de suite qu'il s'agissait du cabinet noir. Il était le foyer des puissances morfondues qui siégeaient au second. Le premier étage, abordé par ses escaliers de pierre, était domestiqué pour nous. Le second dormait en réserve sauvage, sur laquelle pesaient le grenier et l'initiation supérieure.

Comme nous passions, au premier, devant le salon chinois, elle interrompit un instant sa montée. Je repris haleine. Isabelle montait plus vite que moi; j'aurais ma revanche à la descente quand je sauterais les marches. Je vis son doigt pointé vers la porte entr'ouverte.

— C'est là qu'elle a fait son coin. C'est là que tu lui racontes tes histoires ?

Et moi, m'efforçant encore d'arriver à sa hauteur, je ne pouvais que répondre à sa question précédente, celle qui devait si longtemps me troubler :

— Je ne t'ai point oubliée, Isabelle...

Nous fûmes vite au second. Le cabinet noir était un peu en retrait sur le palier. Je m'étonnais toujours de cette configuration si différente de celle du premier étage. Il fallait défiler devant d'autres pièces fermées, et qu'on n'habitait plus depuis la mort de Grand-Père, à l'exception de celle d'Eugénie. Mais il y avait peu de chances qu'y montât durant la journée la vieille domestique égotante.

Elle se tint immobile sur la dernière marche. Je la rejoignis, imaginant qu'elle guettait à la fois mon approche et le nouveau mystère. Elle m'avait guetté ainsi l'an dernier quand j'allais m'isoler au jardin. Elle était venue à mon côté, et s'était exercée à faire comme moi, à rester debout. Elle avait été dépitée d'aller moins loin que moi.

Aujourd'hui, elle avait bien choisi son coin, mieux que je n'avais fait avec Anne, le salon chinois si désert étant, après tout, le salon de famille. Anne était à l'aise dans le salon chinois et m'avait félicité de ma trouvaille. Mon prestige auprès d'elle est si grand. Mais elle est jeune, un an de moins que moi, et elle ne compte pas.

— Tu ne lui diras rien, n'est-ce pas? Cela fait partie des secrets à garder entre nous.

Anne, aussi, m'a confié des choses dont je ne dois point parler. Mais leur secret se garde par leur futilité même. Et certes, pour taire les paroles saintes, malgré mes dix ans, je m'estime sans pareil. Il me semble même que tout est secret autour de moi, que je n'en finirai jamais de recenser tous ces mystères, qu'en laisser échapper un seul serait compromettre tous les autres, et qu'enfin c'est en moi qu'il convient d'abord de dénouer les secrets.

— Je ne t'ai point oubliée, Isabelle...

Tu vois bien que je garde les secrets. Anne, ta sœur Anne, ne verra rien venir. Tout à l'heure, m'entraînant hors de la salle à manger, tu commençais par te retourner vers moi — j'aime tes volte-face véhémentes — et tu me demandais du ton tragique qui te vient quand ta propre image t'apparaît discutée :

— Pourquoi m'avoir oubliée?

Et je t'ai suivie. Il y a beau temps que je marche ainsi sur tes traces, alors que mon effort s'acharne à effacer les miennes.

Ce cabinet noir, on le surnomme ainsi parce qu'il fut tapissé par Grand-Père d'une collection d'armes africaines. Grand-Père a été ce qu'on appelle un grand colonial. Il y a maintenant, sur les cartes, des villes qui portent son nom. J'ai rendez-vous avec chacune d'elles : une au Cambodge, une en Côte d'Ivoire. Tout est en ordre dans ma tête. La mappemonde également fait partie de mes secrets.

Grand-Père aimait se retirer ici pour écrire ses mémoires. Depuis sa mort, la pièce est fermée, comme si quelque chose de lui y était plus dangereusement visible. On l'ouvre rarement, pour l'ébahissement d'un parent de passage, pour de curieux visiteurs aussi qui prétendent écrire dans les livres. Ils ont les yeux fixes de ceux qui poursuivent quelque idée. Ils remercient longuement en s'en allant, avec l'air d'emporter quelque chose. Eugénie prend soin, avant que l'intrus ne s'éloigne, de vérifier si les panoplies sont en place. C'est pour cela que la pièce écartée, dans l'obscurité de ses persiennes closes, est doublement le cabinet noir.

La porte tourna facilement. Je m'étonnai qu'elle ne fût point fermée à clef. Son grincement nous fit craindre le pire. Il faudrait en tenir compte dans l'avenir, dit-elle. Il y aurait donc d'autres rencontres. Le monde, si grand, m'apparaissait en même temps rassurant.

Elle alla aux persiennes, qu'elle entr'ouvrit à peine, pour qu'Eugénie ne nous découvrit point du jardin. Je connaissais l'œil exercé d'Eugénie, son œil de poule qui voit de côté et peut-être plus encore. Un écart entre les persiennes, si petit fût-il, risquait de l'alerter. Mais je restai à nouveau silencieux. Isabelle a treize ans, trois ans de plus que moi, on me le répète souvent. Une fille de treize ans m'en impose. Elle en sait plus que moi, qui voudrais pourtant tout savoir. Elle sait même comment naissent les enfants, prétend-elle ; une amie à la pension le lui a dit. Elle n'a pas voulu m'expliquer, et je ne puis que la soupçonner de se vanter.

La pièce béante m'affronte de son ombre où les confidences surprises ont failli ne se point regrouper. Je distingue aux murs de longues armes d'Afrique, des lances, des sagaies, des flèches, autant de menaces qui font peser dans la poussière molle des relents de forêt vierge et de sang coagulé.

Il y a une forêt sanglante ici, la première de toutes mes forêts...

— Regarde ! Le sang est resté sur la pointe...

Je me penche sur cette écaille où elle a su voir le sang. Je croirais plutôt à quelque rouille. Elle m'indique déjà autre chose. Elle me fera tout voir. Elle est celle qui me présente les jeux nouveaux. Cela ne cesse de m'irriter et de m'enchanter tout ensemble.

En face de moi, un masque irradie, comme en connivence avec le soleil. Par les persiennes entr'ouvertes, une lumière hachée des vibrations des platanes dérobe les sommeils épars. Elle coule sur les profondes rides, fait tourbillonner ces yeux absents. Je me dois d'interroger le masque, jusqu'à cette réponse conforme à mon élan contenu. Mais Isabelle aussi est mon éternelle question.

Elle tente de décrocher le grand arc. Elle prétend me montrer comment on prépare la flèche sur la corde...

— Un jour, nous décrocherons l'arc, nous prendrons les flèches, et nous irons tirer sur la montagne...

Quel programme avec moi ! Moi qui m'estimais dédaigné par elle, qui avais cherché ces derniers jours l'impossible refuge auprès d'Anne, je découvre soudain ce que je n'osais plus admettre : qu'une vie avec Isabelle se dessine, qu'elle m'est même promise, que nos trois années de différence pourraient être comblées. Anne, ma sœur Anne, aura encore à m'attendre.

Elle a parlé de la montagne. De tous les rites singuliers dont elle s'entoure, aucun sans doute ne m'intrigue davantage que sa course aux collines. C'est là, je le pressens, la part la plus intime en elle, équivalant peut-être à ce qu'est pour moi le jeu des Iles. Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'un tel mystère sera levé. Il me semble que j'ai d'abord à le mériter. Et je ne pose pas de question.

— Tu étais trop petit, tu ne te rappelles pas. Mais la dernière fois que l'oncle Marc est venu, il a voulu voir toutes les armes. Il est allé en Afrique, lui aussi. Il les connaissait toutes. Il racontait des histoires de coupeurs de tête. Il n'y a pas ça chez les Chinois.

Elle me lance, comme toujours, sur deux pistes à la fois.



DICK MEYER

ISABELLE OU LE COMPLEXE DES ILES

Jean, orphelin de la guerre 14-18, petit-fils d'un grand colonial décédé, est élevé parmi les femmes. Il passe ses vacances d'enfant dans une maison de famille au bord du Rhône, avec ses deux cousines germaines : Isabelle, qui est plus âgée que lui, et Anne, plus jeune. Isabelle est la conquête, l'ardeur, l'aventure ; Anne, la douceur, la fidélité, la résignation. Jean les aime toutes les deux, avec une préférence marquée pour Isabelle. L'une est l'initiatrice, l'autre celle qu'on initie. Elles sont à l'image des Iles-Sœurs, dont Jean aime à poursuivre l'exploration imaginaire, en attendant d'en rechercher les survivances jusqu'au fond de l'Afrique et de l'Asie.

Jean est désormais voué aux amours doubles. A deux reprises, une femme jouera auprès de lui le rôle d'Isabelle, une autre sera destinée à jouer le rôle d'Anne. C'est là son " Complexe des Iles ". Il n'aura de cesse qu'il n'ait réuni intimement les deux partenaires de sa quête ; l'épisode africain du livre est l'histoire de cette rencontre.

Cette situation risquerait de se présenter à nouveau si les hasards de la guerre ne l'amenaient en Chine où un étrange Chinois, adepte de disciplines mystérieuses, se prend de sympathie pour lui et va lui servir de père. Comme beaucoup de Chinois, ce personnage a eu autrefois deux épouses. Sous sa conduite, Jean entreprend une expérience de rêve éveillé à travers la peinture chinoise, comme un autre périple à la recherche de sa vérité. Il accède ainsi à l'âge d'homme, se délivre de sa longue enfance, et les Iles-Sœurs contrastées font place en lui au mythe de l'Ile féminine unique.

Isabelle ou le Complexe des Iles est le premier roman de Dick Meyer. Il comporte des épisodes délicieux et des épisodes poignants. Le ton peut évoquer parfois l'exotisme cher au XVIII^e siècle (le temps des Iles), mais l'ambiance tour à tour dramatique et surréelle est bien de notre époque. Des motifs secondaires s'entrelacent au thème principal, poursuivant une évolution parallèle à celle des héros. C'est plus qu'une promesse. Dick Meyer a quelque chose à dire et les moyens de le dire.



Né à Lyon en 1909, Dick Meyer a fait des études classiques (littéraires et scientifiques). Successivement officier d'Infanterie Coloniale, journaliste, chômeur. A collaboré à des revues d'ethnologie ; spécialiste de tests psychanalytiques.